



HAL
open science

Comment aborder la question du nomadisme au Paléolithique ?

Nejma Goutas

► **To cite this version:**

Nejma Goutas. Comment aborder la question du nomadisme au Paléolithique?. Les Nouvelles de l'archéologie, 2023, 171 (mars 2023). hal-04342113

HAL Id: hal-04342113

<https://hal.science/hal-04342113v1>

Submitted on 8 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Comment aborder la question du nomadisme au Paléolithique ?

Nejma Goutas

CNRS UMR 8068 TEMPS « TECHNOLOGIE ET ETHNOLOGIE DES MONDES PRÉHISTORIQUES », MAISON RENÉ-GINOUVÈS
nejma.goutas@cnrs.fr

Le préhistorien et l'ethnologue

L'archéologue, notamment paléolithicien, doit composer avec une réalité résiduelle et tenter de lui donner corps à partir des vestiges matériels et biologiques à sa disposition, de leur analyse et de la relation qu'ils entretiennent entre eux. Ces vestiges sont d'autant plus ténus que ces traces d'une vie mobile sont généralement les restes de séjours plus ou moins courts. La démarche de l'archéologue repose en outre sur une construction *a posteriori* édifiée à partir des données issues de la fouille qui, en exhumant le sol d'occupation, le détruit nécessairement. L'erreur à ce stade revêt souvent un caractère irréversible. Mais l'erreur, comme le doute, sont partie intégrante de la démarche scientifique.

Face à l'impossibilité d'une interlocution avec le nomade paléolithique, le préhistorien ne peut recourir qu'à un « savoir indiciaire », construit de manière non intuitive puisqu'il s'agit de « remonter, en différé, à partir d'indices, à des actes, des événements et des pratiques » qui ne sont le plus souvent pas directement reproductibles (Grimaud 2013: 202; Cohen 2007). Cette distance temporelle le contraint à un monologue avec son objet d'étude, voire à un exercice « aux frontières de la ventriloquie » (*op. cit.*), de la fouille au laboratoire. Il est à la fois celui qui questionne et celui qui répond. Dans cette relation singulière et asymétrique qui unit le préhistorien à son objet d'étude, le nomade préhistorique est un « acteur passif », puisqu'invisible et muet. Néanmoins, la rigueur des méthodes de fouille, d'analyse et d'interprétation comme la confrontation des idées sont devenues autant de garde-fous à la projection irraisonnée des fantasmes des archéologues sur le passé (*cf. infra*).

L'ethnologue est quant à lui potentiellement tributaire de ce que veut bien lui donner à entendre et à voir celui ou ceux avec qui il interagit. Cette *agentivité* n'est pas à considérer uniquement comme un biais mais aussi comme une opportunité de réinterroger son approche de manière critique et de reformuler ses hypothèses (Sardan 1995). De la sorte, sa démarche rejoint celle de l'archéologue car toutes deux reposent, en partie au moins, sur un principe de récursivité. Pour avancer de nouvelles hypothèses, le premier s'appuie sur l'observation participante et l'entretien de terrain, le second, sur ce que lui livrent les sols et les vestiges archéologiques. La démarche de l'ethnologue se démarque de celle de l'archéologue par sa perspective synchronique, sur un temps court et des espaces le plus souvent restreints; celle de l'archéologue s'exerce principalement dans la diachronie, sur des échelles spatio-

temporelles très variables mais fréquemment considérables (Plumet 1992).

À cette distance temporelle s'ajoute une distance culturelle. L'observateur, qu'il soit ethnologue ou archéologue, est étranger aux groupes nomades qu'il étudie et nécessairement influencé par sa propre culture, y compris académique. À titre d'exemple, on évoquera le biais que soulève la quantification du temps de travail mis par un expérimentateur à reproduire un objet archéologique initialement fabriqué par un nomade, pour en inférer le niveau d'investissement ou encore la valeur du bien produit. Sachant que le rapport au temps est éminemment subjectif et conjoncturel, puisque les « unités de temps reçoivent leur signification des situations sociales qui sont culturellement définies » (Vasquez 1982: 335), n'y-a-t-il pas là un risque de raisonnement anachronique ?

Un autre exemple concerne le registre funéraire. Fut un temps, la découverte de restes humains sur des sites paléolithiques suffisait à diagnostiquer la présence d'une sépulture primaire (Maureille 2013) en lien avec un signe de religiosité (Giacobini 2006). Cette interprétation univoque n'a désormais plus cours mais illustre le poids inconscient des traditions monothéistes dans le discours scientifique de l'époque. Ce qui n'est qu'une option possible, voire une exception à l'aune des centaines de milliers d'années du Paléolithique, était considéré comme la norme de traitement des défunts des nomades du passé. Pour discuter des pratiques funéraires, les anthropologues et préhistoriens disposent en réalité de très peu de données. Celles-ci renseignent surtout des contextes du Paléolithique supérieur, parfois du Paléolithique moyen, tandis que les données relatives aux périodes plus anciennes sont beaucoup plus difficiles à interpréter (Maureille 2013). Si aujourd'hui l'accumulation de données fiables documentent bien la pratique de la sépulture primaire, elles demeurent extrêmement rares pour le Paléolithique européen et concernent majoritairement le Paléolithique supérieur. C'est actuellement la culture¹ gravettienne qui concentre l'essentiel de la documentation (Gambier 2008). « Les données anthropologiques témoignent, en dépit d'une valeur inégale, de la diversité du traitement des cadavres au Paléolithique supérieur et à l'intérieur de chaque culture. Des pratiques telles qu'abandon du corps, sépultures secondaires avec décharnement actif ou passif, prélèvement intentionnel ont certainement coexisté avec les sépultures primaires » (Gambier 1990: 26). Cette diversité et cette complexité des pratiques gravettiennes,

1. À entendre ici au sens de culture matérielle.

pressenties de longue date par D. Gambier, se sont depuis confirmées, par exemple à Cussac en Dordogne (Kacki *et al.* 2020). La difficulté de les mettre en évidence – en regard de l'archétype de la sépulture primaire – participe à les invisibiliser. Plus largement, d'autres pratiques – non tangibles pour l'archéologue – pourraient avoir existé tels l'exposition des corps, encore en œuvre il y a peu, notamment chez certaines sociétés nomades (Bocquentin 2022). Car, en archéologie tout particulièrement, l'absence n'est en rien un gage d'inexistence.

On évoquera enfin une distance d'ordre biologique. Les cultures nomades étudiées par les préhistoriens se rapportent à différents types humains : des hommes anatomiquement modernes, mais aussi des types aujourd'hui disparus. Au-delà des capacités cognitives et locomotrices différentes, ces types humains ont évolué dans des écosystèmes si contrastés et sur des échelles de temps si considérables qu'il en résulte une documentation très disparate et difficilement comparable pour appréhender toute la complexité et la diversité de leurs modes de vie nomade. Aussi, la perception du nomadisme en préhistoire repose avant tout sur des données issues de contextes récents (Paléolithique supérieur principalement) qui livrent le plus d'occurrences de sites. De fait, la mise en évidence de frontières entre divers gradients de nomadisme – strict ou quasi-nomadisme (Ferret 2014) –, possible en ethnologie, est particulièrement délicate pour les périodes anciennes en raison du caractère parcellaire de la documentation et de la contraction temporelle qu'induisent les phénomènes de palimpsestes sur la plupart des occupations paléolithiques. *In fine*, à l'échelle de la France, les sites favorables à une approche paléolithique des sols d'habitats s'avèrent encore très peu nombreux. Pour la plupart, ce sont des sites de plein air magdaléniens du Bassin parisien à partir desquels des essais de modélisation du cycle annuel de nomadisation des chasseurs-cueilleurs paléolithiques ont été proposés (Audouze 2006 ; Fougère 2011 ; Karlin & Rigaud *infra*).

Compte-tenu de ces filtres temporels, culturels et biologiques d'une part, de l'impossibilité d'un dialogue direct entre archéologues et nomades du passé d'autre part, les préhistoriens se sont de longue date tournés vers l'ethnologie pour tenter de mieux cerner leur objet d'étude. En observant son terrain, l'ethnologue n'envisagera pas ce que l'archéologue observera tout de suite comme pouvant répondre à ses questionnements (Digard 1975). C'est notamment dans l'absence de trace laissée par une activité donnée qu'il trouvera matière à réfléchir. En suivant les mêmes nomades Bakhtiari que l'ethnologue J.-P. Digard, l'archéologue Z. Hashemi note ainsi que les poteaux qui soutiennent la tente ne nécessitent ni trou ni calage de pierres et ne laissent donc pas de trace, détail que n'aurait pas nécessairement noté un ethnologue (Hashemi, *Cahiers d'anthropologie sociale*, à paraître).

De l'actuel au passé : comparatismes et analogie ethnographique

La notion d'un nomadisme originel prenant racine dans le Paléolithique est une construction *a posteriori*. Le noma-

disme a d'abord été reconnu, théorisé sur de l'actuel ou du subactuel avant d'être transposé au passé. Discuter des nomades de la Préhistoire et des vestiges qu'ils ont laissés implique de se référer, implicitement ou explicitement, à une démarche comparatiste spécifique, dite approche actualiste (Costamagno *et al.* 2019) ou comparatisme actualiste (Hurel 2013), qui trouve ses bases dans l'uniformitarisme². Cette démarche consiste à rechercher dans le présent des analogies avec ce que l'on observe dans le passé, si le lien cause/conséquence est identique ou équivalent, si plusieurs causes peuvent avoir la même conséquence et inversement. Elle est fréquemment utilisée en archéologie pour établir des inférences sur des processus naturels (taphonomie), sur l'éthologie de populations animales (cycles de reproduction ou de migration) dont certaines ont aujourd'hui disparu (mammouth, mégacéros) ou encore, dans le cas qui nous intéresse ici, sur des comportements humains. Ainsi, toute recherche visant à documenter les modes de vie des nomades du passé est nécessairement confrontée à un moment ou à un autre à une forme particulière du comparatisme actualiste : le comparatisme *ethnographique* (*a minima* lors du travail bibliographique) et, par voie de conséquence, à l'analogie ethnographique.

Mésusages de la démarche analogique en Préhistoire et prérequis minimaux

Au début du XIX^e siècle, dans un contexte où l'histoire des sciences était fortement imprégnée de théories évolutionnistes et d'idéologies coloniales, les préhistoriens se mirent à rechercher dans des sociétés contemporaines des « populations reliques de l'âge de la pierre » (Gosselain 2011 : 92 ; Testart 1982 ; Plumet 1992). Si ces analogies permirent de s'émanciper des théories religieuses pour expliquer l'origine du monde, leurs limites scientifiques furent dénoncées dès le milieu du XIX^e siècle (Hodder 1980) et, plus tardivement, leurs dérives éthiques (Fauvelle 1999 ; Fauvelle-Aymar *et al.* 2007 ; Schangler & Taylor 2012 ; Hurel 2013).

Toute tentative d'analogie reposant sur un principe quasi tautologique (Gallay 2009) – comparer ce qui est comparable –, cela implique pour l'archéologue un choix du terrain ethnographique cohérent avec son objet d'étude (Audouze & Perlès 1980a ; Petrequin & Petrequin 1984 ; Gallay 2002 ; Gosselain 2011). Au-delà d'une situation environnementale proche, dans l'idéal, le terrain choisi doit autant que possible permettre « une continuité historique directe entre les situations archéologiques et ethnographiques » (Gallay 2019 : 5). L'absence de continuité historique et géographique n'est toutefois pas un obstacle pour qui s'intéresse à l'histoire des techniques et à ses perspectives socio-économiques, sous certaines conditions cependant (Bazzana *et al.* 2012).

2. Ce principe issu des sciences naturelles et, notamment, de la géologie, « attribue une cause unique à chaque phénomène » en considérant que « le présent est la clé du passé » (*cf.* les travaux de Charles Lyell cités par Gallay 2019 : 159). Il s'agit donc ici de considérer cause et effet selon un lien univoque.

Quelques limites à considérer

Une première limite à l'application de cette démarche aux contextes paléolithiques tient au fait qu'aucun des groupes actuels ou subactuels fréquemment pris comme éléments de comparaison, comme les Nunamiut d'Alaska ou les Saami de Laponie, n'a conservé un mode de vie nomade préservé de toute interaction avec les sociétés de production pré et post-industrielles. Ce que nous donnent à voir les sources écrites des missionnaires, explorateurs, commerçants, ethnographes et autorités coloniales, ce sont des modes de vie nomade engagés, parfois de longue date, dans divers processus de transformation, y compris d'acculturation (Moreau 1992; Plumet 1992; Fauvelle-Aymar *et al.* 2007; Laugrand & Oosten, 2015).

Les échelles de temps doivent aussi être considérées. Pour les plus anciennes, les sources écrites dont dispose l'archéologue datent des xv^e-xvi^e siècles mais la plupart remonte aux xix^e-xx^e siècles. Elles offrent des informations précieuses mais parcellaires sur la diversité des modes de vie nomade qui ont jalonné la longue histoire de l'humanité. Enfin, la pauvreté des comparaisons ethnographiques généralement mobilisées par les archéologues devrait « nous alerter sur le fait que ces groupes nous renseignent peut-être d'abord sur nos propres représentations des sociétés passées et sur nos propres critères de définition de l'authenticité des sociétés actuelles » (Fauvelle-Aymar *et al.* 2007: 28).

Malgré ces contraintes ou ces biais possibles, force est de constater qu'il serait difficile, sinon absurde, pour un archéologue de faire l'impasse sur le potentiel heuristique des sources ethnographiques et ethnohistoriques. Toute science reposant sur le principe de comparaison, on reconnaîtra que « le problème » n'est « pas de savoir s'il faut faire ou ne pas faire du comparatisme, il est de savoir comment en faire, comment bien en faire, et pourquoi » (Testart 2009: 133). On rappellera que l'une des voies préconisées par A. Leroi-Gourhan (1911-1986) pour se préserver des pièges de l'analogie hâtive et d'un comparatisme ethnographique réducteur résidait dans la construction de modèles interprétatifs exclusivement adossés à l'étude des faits archéologiques (Perlès 1992; Testart 2006).

Naissance de l'ethnoarchéologie

Ne pouvant rendre compte ici de la richesse des apports conceptuels d'une production écrite foisonnante sur ces questions, on évoquera *a minima* les travaux de L. Binford (1931-2011) et d'A. Leroi-Gourhan qui, dès la deuxième moitié du xx^e siècle, ont œuvré à « un usage plus critique et mieux maîtrisé » des données ethnographiques (Schangler & Taylor 2012: 15). En réaction au recours sans règle à l'analogie, les années 1960-1970 ont vu se formaliser la démarche ethnoarchéologique. La première mention du terme *ethnoarchaeology* date toutefois de 1900. On la doit à J. W. Fewkes (1850-1930), archéologue, anthropologue et naturaliste américain (Coudart 2008). À la fin des années 1970, le concept s'est stabilisé et popularisé, empruntant au cours de sa gestation différentes appella-

tions avec autant de questionnements propres aux écoles de pensée qui les ont portées. Le statut de l'ethnoarchéologie contemporaine – en tant que discipline, sous-discipline de l'ethnologie ou de l'archéologie, démarche conceptuelle, etc. – ainsi que les objectifs qui lui sont ou lui furent assignés ont fait couler beaucoup d'encre; en atteste la diversité des définitions jalonnant la littérature scientifique. Cette polysémie s'explique par le polycentrisme qui la caractérise mais elle n'en a pas moins pour assise l'uniformitarisme et l'analogie (Coudart 1992; Gally 2002; Gosselain 2011).

Selon une définition souple, elle peut être définie comme « une ethnographie de terrain: étude détaillée, le plus souvent quantifiée, du mode de subsistance, des techniques d'acquisition et de fabrication, des modalités de rejet des déchets, de l'habitat, etc. » (Audouze & Perlès 1980b: 7).

Universaux versus régularités ?

La recherche de lois universelles en sciences naturelles (principe d'uniformitarisme) a été transposée aux domaines de la *New Archeology* dans les années 1960, puis de la *Behavioral archaeology* au milieu des années 1970 (Binford 1962; Hodder 1980; Gould 1980; White 1980). Dans les années 1970-1980, l'ethnoarchéologie s'est emparée de cette quête de lois aptes à produire des modèles prédictifs transposables au passé (Audouze & Perlès 1980 a et b).

Toutefois, les ambitions universalistes des sciences naturelles ne lui sont pas directement transposables, puisqu'elle ne peut souscrire à une application stricte du concept d'uniformitarisme. La démarche ethnoarchéologique relève davantage d'une quête de régularités que d'universaux à proprement parler. C'est une relation de causalité plus souple, en adéquation avec les principes régissant les lois en sciences sociales, qu'elle permet d'opérer.

Faut-il alors abandonner toute ambition universaliste? Pour l'anthropologue J.-P. Albert (2011), la réponse est clairement non: dénier la pertinence d'une telle ambition reviendrait à occulter qu'elle est consubstantielle à l'archéologie et à l'ethnologie. Il précise que si des liens de causalité peuvent être mis en évidence entre des régularités et des mécanismes et avoir valeur de règle, la hiérarchie de ces différentes causalités biologiques, écologiques ou sociales face à une situation donnée est, elle, hors de portée. Le recours à des énoncés universaux ne serait pas à considérer comme la recherche de vérités immuables mais comme un mode de raisonnement nécessaire et même incontournable.

A contrario, O. Gosselain (2011: 107) considère que « l'ethnoarchéologie n'est jamais aussi intéressante que lorsqu'elle s'écarte – délibérément ou non – des aspirations modélisantes et universalistes qui ont justifié sa mise sur pied. Lorsque, en d'autres termes, elle se transforme en science des techniques et de la culture matérielle, et engage le dialogue avec d'autres disciplines, au premier plan desquelles figurent l'anthropologie, l'histoire, la linguistique et l'archéologie ».

En guise de conclusion

Pour le Paléolithique, dont la temporalité s'étire sur des dizaines, des centaines, des millions d'années, l'ethnoarchéologie constitue une voie d'investigation utile pour une meilleure appréciation des chaînes opératoires et une redéfinition de nos protocoles d'analyse et expérimentaux. Par exemple, dans le travail des matières d'origine végétale, elle permet d'apprécier l'impact de l'état de fraîcheur des matières sur leur transformation et de mieux cerner les questions relatives aux modalités de leur acquisition et de leur conservation, selon les saisons et les déplacements des nomades de la Préhistoire (Costamagno *et al.* 2019). Passée cette ambition première, l'ethnoarchéologie constitue un précieux champ des possibles pour l'étude des sociétés du passé. Elle permet de considérer un éventail de réponses possibles à certaines contraintes... mais aussi à

certaines opportunités, en particulier environnementales. Ces réponses peuvent aider à formuler des hypothèses pour des contextes archéologiques (recherche de régularités à travers le temps et l'espace), sachant que l'éventail des choix culturels est tel que le préhistorien ne peut que s'en inspirer avec une grande prudence. Cette perspective d'ouverture intellectuelle est une aubaine pour reconsidérer avec discernement nos modèles interprétatifs. L'ethnoarchéologie nous offre ainsi un laboratoire pour éprouver nos certitudes et élaborer de nouveaux modèles à tester.

Remerciements

À Lars Anderson, Émilie Nolet et Gwendoline Torterat pour nos discussions enrichissantes et leurs relectures et à Bruno Maureille pour la documentation fournie.

Bibliographie

ALBERT J.-P. 2011. « Le recours à des universaux dans l'interprétation des données archéologiques et ethnographiques », *Le Genre humain*, 50, 1 : 153-170. DOI : 10.3917/lgh.050.0153

AUDOUE F. 2006. « Essai de modélisation du cycle annuel de nomadisation des Magdaléniens du Bassin parisien », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 103-4 : 683-694. DOI : <https://doi.org/10.3406/bspf.2006.13499>.

AUDOUE F & PERLÈS C. (DIR.) 1980a. « L'ethnoarchéologie », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 4 (Dossier « L'ethnoarchéologie ») : 7-10. DOI : <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1963>.

AUDOUE F. & PERLÈS C. 1980b. « Quelques notes sur l'ethnoarchéologie en France », *Les nouvelles de l'archéologie*, 4 (Dossier « L'ethnoarchéologie ») : 22-23. DOI : <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1966>.

BAZZANA A., DELAIGUE M.-C. & AURENCHÉ O. 2012. « Les conditions de l'enquête Ethnoarchéologique ». In : O. Aurenché (dir.). *Vous avez dit ethnoarchéologue ? Choix d'articles (1972-2007)*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux (« Collection de la MOM. Série archéologique ; 47 ») : 59-64. www.persee.fr/doc/mom_0244-5689_2012_ant_47_1_2176.

BINFORD L.R., 1962. « Archaeology as Anthropology », *American Antiquity*, 28 : 217-225.

BOCOQUENTIN F. 2022. « De la sépulture aux ancêtres : identifier l'invisible, reconstruire les dynamiques sociales ». In : J.-M. Geneste, P. Grosos & B. Valentin (dir.). *Préhistoire Nouvelles frontières*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme : 203-209.

COUDART A. 1992. « Sur l'analogie ethnographique et l'ethnoarchéologie et sur l'histoire des rapports entre archéologie et ethnologie ». In : J. Garanger (dir.). *La Préhistoire dans le monde* (N^o éd. de *La Préhistoire* d'André Leroi-Gourhan. Paris, PUF (Coll. « Nouvelle Cli ») : 248-263.

COUDART A. 2008. « Ethnoarchéologie ». In : C. Hermansen (dir.). *Encyclopedia Universalis* : 291-296.

COSTAMAGNO S., CLAUD E., THIÉBAUT C., CHACON-NAVARRO M. G. & SOULIER M.-C. 2019. « L'exploitation des ressources végétales et animales au Paléolithique : quels outils méthodologiques pour quelles questions ? », *P@lethnologie*, 10 : 18-55. <https://doi.org/10.4000/palethnologie.3866>.

COHEN C. 2007. « De la trace au tracé. Les empreintes humaines préhistoriques ». In : D. Thouard (dir.). *L'interprétation des indices : enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Opuscules) : 211-24. <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.65495>.

DIGARD J.-P. 1975. « Campements baxtyâri. Observations d'un ethnologue sur des matériaux intéressants l'archéologue », *Studia iranica*, 4-1 : 117-129.

FAUELLE-AYMAR F.-X., BON F. & SADR K. 2007. « L'Ailleurs et l'avant », *L'Homme*, 184 : 25-45. DOI : 10.4000/lhomme.21895.

FAUELLE F.-X. 1999. « Les Khoïsan dans la littérature anthropologique du XIX^e siècle : réseaux scientifiques et construction des savoirs au siècle de Darwin et de Barnum », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, n. s., 11-3/4 : 425-471. DOI : <https://doi.org/10.3406/bmsap.1999.2564>.

FERRET C. 2014. « Discontinuités spatiales et pastoralisme nomade en Asie intérieure au tournant des XIX^e et XX^e siècles », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 69-4 : 957-996. <https://www.cairn.info/revue-Annales-2014-4-page-957.htm>.

FOUGÈRE F. 2011. « De la modélisation ethnographique des comportements nomades aux fonctions de sites archéologiques : pour une recherche de critères d'attribution ». In : F. Bon, S. Costamagno, N. Valdeyron (dir.). *Haltes de chasse en Préhistoire. Quelles réalités archéologiques ?* Actes du colloque international du 13 au 15 mai 2009, Université Toulouse II - Le Mirail, *P@lethnologie*, 3 : 41-60. <https://blogs.univ-tlse2.fr/palethnologie/2011-03-Fougere/>

GALLAY A. 2002. « Maîtriser l'analogie ethnographique : espoirs et limites », *Archeologia e Calcolatori*, 13 : 79-100.

GALLAY A. 2019. « Regard prospectif sur l'ethnoarchéologie francophone », *Les nouvelles de l'archéologie*, 157-158 : 90-99. DOI : <https://doi.org/10.4000/nda.7786>.

GAMBIER D. 1990. « Pratiques funéraires au Paléolithique supérieur en France : les sépultures primaires », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, n. s., 2- 3/4 : 19-28. DOI : <https://doi.org/10.3406/bmsap.1990.1739>.

GAMBIER D. 2008. « Comportement des populations d'Europe au Gravettien : pratiques funéraires et interprétations », *Paléo*, 20 : 165-204. DOI : <https://doi.org/10.4000/paleo.1632>.

GIACOBINI G. 2006. « Richesse et diversité du rituel funéraire au Paléolithique supérieur. L'exemple des sépultures italiennes », *Diogenes*, 2-214 : 24 à 46. DOI : 10.3917/dio.214.0024.

- GOSSELAIN O. P. 2011.** «À quoi bon l'ethnoarchéologie?», *Le Genre humain*, 50-1 : 87-111. DOI: 10.3917/lgh.050.0087
- GOULD R. A. 1980.** «Quatre-vingt années d'ethnoarchéologie», *Les nouvelles de l'archéologie*, 4 (Dossier «L'ethnoarchéologie»): 11-16. DOI: <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1964>.
- GRIMAUD E. 2013.** «Archéologie et ventriloquie. Jeux de chaises et de choses au bord d'une tranchée archéologique», *Gradhiva*, 18 : 200-233. DOI: <https://doi.org/10.4000/gradhiva.2750>.
- HODDER I. 1980.** «Ethnoarchéologie : une approche contextuelle», *Les nouvelles de l'archéologie*, 4 (Dossier «L'ethnoarchéologie»): 24-30. DOI: <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1967>.
- HUREL, A. 2013.** «Des Bushmen en Europe? Vénus paléolithiques et «négroïdes» de Grimaldi dans la construction de la préhistoire française». In : C. Blanckaert (dir.). *La Vénus Hottentote entre Barnum et Muséum*. Paris, Publications scientifiques du Muséum (coll. «Archives»): 291-363.
- KACKI S., TRINKAUS E., SCHOTSMANS E. M. J., COURTAUD P., DORIE I., DUTAILLY B., GUYOMARC'H P., MORA P., SPARACELLO V. S. & VILLOTTE S. 2020.** «Complex mortuary dynamics in the Upper Paleolithic of the decorated Grotte de Cussac, France», *PNSA (Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America)*, 117-26 : 14851-14856.
- LAUGRAND F. & OOSTEN J. 2015.** «Les rennes d'Amadjuak. Eleveurs saamis et chasseurs inuits en Terre de Baffin (1921-1925)», *Recherches amérindiennes au Québec*, XLV-1 : 59-74. <https://www.erudit.org/fr/revues/raq/2015-v45-n1-raqQ2363/1035165ar.pdf>.
- MAUREILLE B. 2013.** *Les origines de la culture : les premières sépultures*. (Coll. «Le Collège». Paris, Le Pommier / Cité des Sciences et de l'industrie.
- PERLÈS C. 1992.** «André Leroi-Gourhan et le comparatisme», *Les nouvelles de l'archéologie*, 48/49, été-automne : 46-47.
- PÉTREQUIN A.-M. & PÉTREQUIN P. 1984.** *Habitat lacustre du Bénin : une approche ethnoarchéologique*. Paris, Éditions Recherches sur les civilisations (coll. «Mémoire», 39).
- PLUMET, P. 1992.** «L'archéologie de l'Arctique face à l'impérialisme ethnologique». In : F. Audouze (dir.). *Ethnoarchéologie, justification, problèmes, limites. XII^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes (actes des rencontres 17-18-19 octobre 1991)*. Juan-les-Pins, APDCA (Association pour la promotion et la diffusion de la connaissance archéologique): 339-346.
- SARDAN J.-P. O. DE. 1995.** «La politique du terrain», *Enquête*, 1 : 71-109. DOI: <https://doi.org/10.4000/enquete.263>.
- SCHLANGER N. & TAYLOR A.-C. 2012.** «Archéologie et anthropologie : chemins parcourus et engagements partagés». In : N. Schlinger (éd.). *La préhistoire des autres. Perspectives archéologiques et anthropologiques*. Paris, La Découverte, «Recherches» : 11-28.
- TESTART A. 1982.** *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*. Nanterre, Université Paris-X (coll. «Mémoire de la Société d'ethnographie», 26).
- TESTART A. 2009.** «Réponse», *Paléorient*, 35-1 : 133-136. www.persee.fr/doc/paleo_0153-9345_2009_num_35_1_5289.
- TESTART A. 2006.** «Comment concevoir une collaboration entre anthropologie sociale et archéologie? à quel prix? et pourquoi?», *Bulletin de la Société préhistorique Française*, 103-2 : 385-395. DOI: <https://doi.org/10.3406/bspf.2006.13439>.
- VASQUEZ A. 1982.** «Temps social, temps culturel», *Enfance*, 35, 5 : 335-350. DOI: <https://doi.org/10.3406/enfan.1982.2793>.
- WHITE J. P. 1980.** «L'ethnoarchéologie en Australie et Nouvelle Guinée», *Les nouvelles de l'archéologie*, 4 (Dossier «L'ethnoarchéologie»): 17-21. DOI: <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1965>.